

nier ne devait jouir que de trois années de bien-être dont son bienfaiteur inconnu avait voulu entourer sa détresse, les sept mille francs restant donc furent distribués aux pauvres.

Quant à Marielle et André, ils s'étaient mariés huit mois environ après le départ de Georges de Valréaz.

IX

Quinze ans se sont écoulés.

Veulettes a maintenant un bel hôtel, et ses collines désertes se sont couvertes de jolis chalets, de charmantes maisonnettes.

Sur la plage, tout près de la falaisette, on remarque un joli magasin de coquillages, d'engins de pêche de tous genres où viennent s'approvisionner, non seulement les pêcheurs de la côte, mais surtout les étrangers qui viennent à Veulettes passer la belle saison, touristes, baigneurs, baigneuses trouvent tout ce qu'ils désirent chez André Morrière, le pêcheur.

André va toujours en mer et sa barque, la belle Lory, pimpante et gracieuse, est connue de tous les pêcheurs.

Il est toujours robuste, dispos et amoureux de sa femme comme au premier jour de ses noces.

On ne peut voir marchande plus gaie, plus avenante, que Mme Morrière, seulement, quand un de ses riches et élégants clients, croient devoir lui faire quelques compliments sur sa beauté, car elle est toujours fraîche et jolie, on remarque un froncement de ses fins sourcils, une teinte de gravité mélancolique se répand sur son visage.

C'est que Marielle se souvient.

Elle aime son mari de tout son cœur et adore ses enfants, une fillette de quatorze ans qui lui ressemble et qui l'aide déjà au magasin, puis un garçon de dix ans, espiègle, mutin, qui promet de devenir un gars robuste comme son père.

La mère Michelette, toujours existante, s'occupe de la cuisine, du ménage.

Tout prospère chez les braves gens, si unis dans leur affection, si modeste dans

leur bonheur.

Le château de Janvilles appartient toujours à Jules Beausard.

Celui-ci a succédé à son père, puis s'est marié.

Il est maintenant à la tête de la maison de banque et s'enrichit chaque année.

A Veulettes, il a fait construire plusieurs chalets, qu'il loue à la belle saison.

Depuis le matin règne une agitation extraordinaire dans le château du riche banquier.

Les domestiques vont et viennent affairés les escaliers retentissent sous les pas des invités qui montent et descendent incessamment.

C'est que ce jour-là on doit faire une grande chasse dans les bois des environs.

Jules Beausard était au comble de ses vœux, ses invités étaient nombreux et de pétulante humeur.

Parmi ceux-ci, était son cher ami Georges de Valréaz, qui pour la première fois depuis quinze ans, revenait à Janville.

Georges était accompagné de sa femme et de son fils, charmant enfant d'une douzaine d'années.

Pendant que les chasseurs faisaient honneur au splendide déjeuner qu'on leur avait servi, le son des trompes et des cors résonne, on entend sur tous les points du parc, le bruit de joyeuses fanfares.

Les chiens, qu'on sortait des chenils, bondissaient en aboyant joyeusement.

— En chasse, s'écria Jules Beausard, vite, mes amis, à cheval... voici les piqueurs... voici la meute...

— En chasse, répétèrent les convives en se levant et sortant tumultueusement de la salle à manger.

Dans la cour, les chevaux bridés piaffaient avec impatience, et vingt minutes après, la cavalcade traversait la plage de Veulettes, écuyers et piqueurs en tête avec la meute aboyante et féroce.

Debout, au seuil de leur demeure, André et Marielle, regardaient le défilé.

Jules Beausard qui chevauchait près de Valréaz, se pencha à son oreille en disant:

— Reconnais-tu la petite pêcheuse de coques dont tu fus amoureux... mais plutôt, comment donc s'est terminé ton idylle,